

Quatre hommes, une Princesse

Autour de la Princesse de Montpensier, quatre hommes gravitent : le Prince de Montpensier, le Duc de Guise, le Duc d'Anjou, le Comte de Chabannes. Les relations qui s'instaurent entre elles et ces différents personnages varient, comme celles qui existent entre ces hommes.

Voici les questions auxquelles nous allons tenter de trouver des réponses :

- Qui sont ces quatre hommes ?
- Comment qualifier la relation que chacun entretient avec la Princesse ? En quoi cette relation a-t-elle une influence sur la vie de ces hommes et de la Princesse, et donc sur la manière dont les faits s'enchaînent dans le récit ?
- Quelles relations ces hommes ont-ils entre eux ?
- En quoi cette configuration des relations entre tous les personnages est-elle révélatrice de l'ensemble de la nouvelle de Mme de La Fayette ?

NB. Les pages indiquées sont celles de l'édition GF.

1) Carte d'identité de chacun des quatre hommes

a) Le Prince de Montpensier

- « jeune » (p. 41) quand le récit débute.
- Appartient à une « maison » (p. 41) donc puissant par sa famille.
- Il est souvent question de lui dans le récit quand il revient à Champigny ou s'en va de Champigny. Il semble peu exister en dehors de ces moments.
- Les raisons de sa présence ou de son absence auprès de son épouse sont expliquées, liées à l'Histoire de France du moment, à laquelle il est attaché, dans laquelle il joue un rôle. L'image du Prince est donc celle d'un homme important, de responsabilités importantes, dans les hautes sphères du pouvoir royal : « Le Prince étant revenu à la cour, où la continuation de la guerre l'appelait » (p. 43) ; après deux années d'absence, la paix étant faite, le prince de Montpensier revint trouver la princesse sa femme tout couvert de la gloire qu'il avait acquise au siège de Paris et à la bataille de Saint-Denis » (pp. 45-46 : noter que l'épouse est citée au centre des préoccupations politiques et militaires, comme noyée dans celles-ci. Pour le Prince, son épouse est moins importante que ses propres responsabilités) ; « on commença de nouveau les préparatifs de la guerre, et le prince de Montpensier fut contraint de quitter sa femme pour se rendre où son devoir l'appelait » (p. 47 : le prince est ici présenté comme soumis à son « devoir ». Il n'est donc pas maître de sa propre vie).
- La jalousie lui est « naturelle » (p. 46, 51), fait donc partie de son caractère. Il peut se montrer violent quand il est jaloux : « Il s'emporta avec des violences épouvantables » (p. 56). Quand il entend des voix près de la chambre de sa femme en pleine nuit, il est mis dans un « excès de [...] rage et de [...] fureur » (p. 74) et frappe la porte « avec impétuosité ». Il est « possédé de fureur » (p. 75) en entrant dans la chambre.
- Dans le même temps, il peut se montrer perspicace, quand il sait observer les petits signes qui signifient que son épouse est attirée par le duc de Guise (voir plus bas en 2 a). S'il est agité par la fureur quand il découvre le comte de Chabannes dans la chambre de son épouse, il se reprend en partie afin de comprendre, de raisonner : « le prince de Montpensier, qui ne croyait pas voir ce qu'il voyait et qui voulait éclaircir ce chaos » (p. 75). Le verbe « éclaircir » revient dans sa bouche (paroles rapportées au style direct) page 76. Le prince sait lire l'innocence du comte à ce moment du récit, malgré les apparences et les dires du comte : il est persuadé « qu'il y avait quelque mystère dans cette aventure qu'il ne pouvait démêler » (p. 76).
- Comme le duc de Guise est incapable de prendre une décision quand le prince frappe à la chambre de Mme de Montpensier dans laquelle il se trouve en pleine nuit, le prince semble si pétri de douleur (« douleur mortelle » p. 77), replié sur celle-ci, qu'il ne peut la surmonter pour rendre visite à son épouse malade de l'aventure de cette fameuse nuit : « le prince feignit d'être malade pour empêcher qu'on ne s'étonnât de ce qu'il n'entrait point dans sa chambre » (p. 78). Il doit aussi ressentir une forme de culpabilité pour la manière dont il a traité le comte de Chabannes et son épouse. Il manque donc un peu de caractère. Et il est

soulagé que le roi le rappelle pour faire la guerre, lui donnant ainsi une raison de s'éloigner de son épouse sans prendre cette responsabilité lui-même : « l'ordre qu'il reçut de s'en retourner à la cour [...] le tira de l'embarras où il était » (p. 78).

b) Le Duc de Guise

- Très jeune quand débute le récit : « extrême jeunesse » (p. 39).

- Ambitieux (ambition montante au fil des années : « qui n'avait pas encore autant d'ambition qu'il en eut depuis » p. 40 : le comparatif souligne que cette ambition a toujours existé et qu'il en a eu de plus en plus. Pas de précision ici du type d'ambition, mais on se doute, au vu de son rang, qu'il s'agit d'ambitions politiques). C'est un homme fier (p. 61, et p. 62 « fierté naturelle »). D'Anjou, qui lui en veut, évoque la « vanité » et l'« ambition » de cet homme (p. 63).

- Un homme de pouvoir mais aussi soumis à certaines autorités : le cardinal de Lorraine son oncle (on évoque sa « crainte » de cet homme p. 40). Il est aussi contraint de répondre aux avances de Madame : il explique à la princesse de Montpensier que « la grandeur où ce mariage pouvait l'élever l'avait obligé de lui rendre plus de devoirs » (p. 59).

- Appartient à une des grandes familles de France : il existe en partie à travers elle, en est de fait l'un des représentants : 1^{ère} désignation du duc par son lien de parenté (« cadet du duc de Guise » p. 39) ; rappel de l'autorité sur lui de son tuteur, le cardinal de Lorraine, qu'on présente immédiatement par un lien de parenté (« son oncle, qui lui tenait lieu de père » p. 40) ; « celle de Guise » p. 40 = la maison de Guise.

- Au cours du récit, sa renommée dans le royaume va grandissante, sans que le récit ne s'attarde sur les raisons de celle-ci : « la renommée commençant alors à publier les grandes qualités qui paraissaient en ce prince » (p. 45) ; « ce fut dans cette guerre [3^{ème} guerre de religion] que le duc de Guise commença à avoir des emplois considérables et à faire connaître qu'il passait de beaucoup les espérances qu'on avait conçues de lui » (p. 48) : formule hyperbolique, qui présente les qualités militaires de manière très élogieuse, comme plus loin : il « s'y jeta [bataille de Poitiers] pour la défendre et y fit des actions qui suffiraient seules pour rendre glorieuse une autre vie que la sienne » (p. 55). Le récit suggère donc qu'il se montre courageux, et hardi sur les champs de bataille.

- Il semble beau physiquement. Aux yeux de la princesse, après le passage à Champigny en compagnie du duc d'Anjou, elle affirme « qu'elle l'avait trouvée beaucoup mieux qu'il n'était » (p. 54) au temps de leur premier amour.

- Il a « beaucoup d'esprit » (p. 58).

- Sa situation personnelle s'avère finalement plus importante que sa relation amoureuse avec la princesse : alors qu'il apprend qu'elle est malade, à la suite de l'aventure de la nuit dans la chambre au château de Champigny, il décide malgré tout de s'éloigner « pour ne pas donner du soupçon par un plus grand voyage » (p. 78).

c) Le Duc d'Anjou

- Le personnage apparaît dans le récit après les autres hommes de cette étude : apparition p. 47. Présenté de suite comme le futur Henri III, et comme auréolé de « beaucoup de gloire » acquise « par plusieurs belles actions, entre autres par la bataille de Jarnac » (pp. 46-47) : il est ainsi lié à l'Histoire de France quand il intervient dans le récit. Il possède un pouvoir important du point de vue militaire : « le duc d'Anjou demeura à Loches pour donner des ordres à toutes les places qui eussent pu être attaquées » (p. 48).

- Le personnage possède de la prestance, que la princesse remarque de suite quand elle le rencontre au bord de l'eau : « sa bonne mine le lui fit bientôt distinguer des autres quoiqu'elle ne l'eût quasiment jamais vu » (p. 49). Il « était fort galant et fort bien fait » (p. 52). Il apparaît donc exceptionnel par son apparence physique, différent d'autres personnages.

- Il sait être discret quand il le faut : « la dissimulation qui lui était naturelle » (p. 61).

d) Le Comte de Chabannes

- Est d'un « âge beaucoup plus avancé » (p. 42) que le Prince de Montpensier. Ceci est ensuite complété (âge = sagesse) par des précisions sur son « esprit fort sage et fort doux » (p. 43). Les seuls moments où il paraît s'emporter sont quand il quitte la princesse et lui écrit avec « rage » (p. 69) et quand elle lui demande d'entrer dans la chambre où elle se tient avec le duc de Guise où il se montre « possédé de rage et de

« fureur » (p. 74), et où il parle haut : il a fallu l'acculer au plus loin pour qu'il réagisse violemment car sinon, il se montre calme, au moins extérieurement.

- À cause de son amitié pour le Prince de Montpensier, il change de religion : de huguenot, il devient catholique (p. 42), ce qui attire sur lui la méfiance, notamment de la reine Catherine de Médicis (p. 43).

- S'il est amoureux de la princesse, il va être capable de maîtriser sa passion, de se raisonner (contrairement à la princesse) : « S'il ne fut pas maître de son cœur, il le fut de ses actions » (p. 44), phrase complétée par une autre qui montre encore le balancement entre passion et raison : « le changement de son âme n'en apporta point dans sa conduite » (p. 44). Quand la princesse lui demande de porter les lettres à de Guise, s'il en ressent une douleur extrême, il reste « si absolument maître de lui-même qu'il lui cacha tous ses sentiments » (p. 68). Et il s'aperçoit immédiatement que malgré cette demande impensable, il reste profondément amoureux d'elle : il peut masquer sa passion, pas la maîtriser en lui-même : « Il espéra d'abord que ce changement, qui lui ôtait toute espérance [qu'elle tombe amoureuse de lui], lui ôterait infailliblement son amour. Mais il trouva cette princesse si belle, et sa grâce naturelle si augmentée [...] qu'il sentit qu'il l'aimait plus que jamais » (p. 68). Il a même « un violent désir de la posséder » (p. 68) : il est animé par sa passion, ne la maîtrise pas du tout.

- Le comte se caractérise par sa « sincérité » envers les Montpensier : p. 46.

- C'est un homme fidèle dans ses engagements, que ce soit envers les époux Montpensier ou envers la reine : « la reine, à qui il ne resta aucun soupçon de sa fidélité » (p. 47). Quand la princesse de Montpensier a besoin d'un facteur pour porter les lettres entre elle et de Guise, elle demande à Chabannes, dont elle assure de Guise de la « fidélité » de celui-ci (p. 67) : il n'ira pas rapporter au mari ce qui se passe. Quand il va annoncer à la princesse que le duc de Guise souhaite la rencontrer, il hésite mais « la fidélité exacte qu'il lui avait promise changeait sa résolution » (p. 71).

- Il respecte la princesse jusqu'au bout, même quand il a des reproches à lui adresser : « il lui écrivit avec toute la rage que pouvait causer son procédé [elle le fait confidant de son amour pour de Guise et de leur relation, au moment des échanges de lettres], mais néanmoins avec tout le respect dû à sa qualité » (p. 69 : il reste toujours maître de lui-même dans ses relations aux autres, respecte le protocole, les codes, le rang supérieur de la princesse).

- Son passé de huguenot le poursuit et c'est ainsi qu'il est massacré lors de la Saint-Barthélemy (p. 79).

2) Quelle relation chacun entretient-il avec la Princesse ? Quelle(s) conséquence(s) cette relation a-t-elle sur la vie de chacun des personnages ?

a) Le Prince de Montpensier et la Princesse

- Le prince étant souvent absent, il connaît mal son épouse : après deux ans d'absence « il fut surpris de voir la beauté de cette princesse dans une si grande perfection » (p. 46 : le démonstratif désigne la princesse comme un être sans lien particulier avec lui, comme s'ils n'étaient pas liés par le mariage) ; « sa femme, qui lui était quasi une personne inconnue par le peu de temps qu'il avait demeuré avec elle » (p. 46).

- La jalousie est un terme qui revient souvent dans le récit pour évoquer le prince : « le sentiment d'une jalousie qui lui était naturelle » (p. 46 : à un moment où la princesse n'entretient aucune liaison. Il est jaloux car sa grande beauté lui semble comporter le risque qu'elle lui échappe : « prévoyant qu'il ne serait pas le seul à la trouver belle » p. 46. Pas de confiance entre eux, donc). Le terme de « jalousie naturelle » revient p. 51, 54 (« jalousie si furieuse »), 56.

Le prince fait subir à son épouse les tourments que lui cause sa jalousie : « le chagrin que tous ses soupçons lui causèrent donna de mauvaises heures à la princesse de Montpensier » (p. 54) ; elle « trouva le soir dans l'esprit de son mari tout le chagrin à quoi elle s'était attendue. Il s'emporta avec des violences épouvantables » (p. 56). Il devient pour son épouse, éprise du duc de Guise, un poids : « le prince de Montpensier revint à Champigny pour achever d'accabler la princesse sa femme de sa présence » (p. 70 : sa simple présence devient donc insupportable à la princesse, car il est un frein, parce que son mari, à sa relation amoureuse). Il la fait souffrir aussi en lui apprenant lui-même la mort du comte de Chabannes qui est à ses yeux coupable d'avoir entretenu une relation avec elle : « la mort du comte de Chabannes, qu'elle sut bientôt par les soins du prince son mari » (p. 80 : noter le mot « soins » qui dénote le désir du mari de lui faire connaître cette mort. On doit comprendre qu'il se venge ainsi de son épouse, qu'il cherche à la faire

souffrir en lui annonçant la mort de celui qu'i pense être son amant).

- Lui-même, devant l'évidence qu'elle le trompe, est « accablé d'une douleur incroyable », s'effondre sur le lit (p. 77).

- Le Prince peut être aveuglé par sa jalousie, mais il perçoit, sans toujours bien le comprendre, que son épouse pourrait lui échapper, tomber entre les mains d'un autre homme. En quelque sorte, il a ainsi en partie raison d'être jaloux et prévoit des déboires futurs, comme quand il aperçoit « deux hommes marcher à côté de sa femme » (p. 51 : le possessif « sa » souligne que sa place à côté de son épouse est prise à cet instant par deux autres hommes) ; ou quand, après le passage des deux ducs à Champigny, il « était mal content de tout ce qui était arrivé sans qu'il en pût dire le sujet » (p. 53). Il est ainsi plusieurs fois témoin des regards du duc sur son épouse et s'en méfie : « ce qui lui déplaisait le plus était d'avoir remarqué que le duc de Guise l'avait regardée attentivement » (p. 53) ; « il eut soupçon que, dès ce temps-là [son mariage avec la princesse], [le duc] en était amoureux » (p. 54). Au bal donné pour le mariage de Charles IX, il aperçoit de Guise glisser quelques mots à son épouse, ce qui ne manque pas d'inquiéter la princesse (p. 60) et provoque le quiproquo où elle s'adresse à d'Anjou en pensant parler à de Guise (p. 61). Après que de Guise et la princesse se sont expliqués et déclaré leur amour, le Prince nourrit des « soupçons » (p. 67) : il n'est pas aveugle et sait ici observer de Guise (« entrevît » p. 66). C'est pourquoi il éloigne de nouveau sa femme de Paris. Lors de la nuit où de Guise se glisse au château, « étant inquiet de ce qu'il lui semblait avoir ouï marcher, [il] s'en vint droit à l'appartement de la princesse sa femme, où il savait que le pont venait répondre » (p. 74) : ou il craint pour elle une intrusion étrangère, ou il la soupçonne de faire entrer quelqu'un.

La princesse le craint, parce qu'il est son époux et qu'elle lui doit fidélité, mais aussi parce qu'elle sait qu'il est soupçonneux. Quand il apparaît après l'aveu du duc chez la reine, « le trouble et l'agitation étaient peints sur le visage de la princesse sa femme » (p. 56 : noter le choix du point de vue du mari + le rappel dans la désignation qu'elle est sa femme) ; « la vue de son mari acheva de l'embarrasser ».

- On peut comprendre que, si les deux époux ne sont pas véritablement amoureux l'un de l'autre, la princesse s'inquiète néanmoins pour son mari : la princesse « demeura fort triste des périls où la guerre allait exposer son mari » (p. 47). S'agit-il du devoir d'épouse qu'elle ressent ? Ou éprouve-t-elle un certain amour pour lui ? Le prince, de son côté, la met en sécurité, au gré des mouvements des armées dans les guerres qui ravagent la France : il « l'emmena à Champigny [...] pour l'ôter de Paris, où apparemment tout l'effort de la guerre allait tomber » (p. 41) ; « le prince de Montpensier trouva bon que sa femme s'en vînt à Paris pour n'être plus si proche des lieux où se faisait la guerre » (p. 54-55). Quand elle s'évanouit dans sa chambre à la fin de la nouvelle, le prince « fut touché de la voir en cet état » (p. 77).

b) Le Duc de Guise et la Princesse de Montpensier

- 1^{ère} relation évoquée dans le récit, dès le début (à cause de la chronologie, mais aussi pour souligner combien cette relation sera centrale dans la nouvelle).

- Le duc aime la Princesse et en est aimé : « en devint amoureux et en fut aimé » (p. 40). L'amour que le duc a pour la Princesse naît à la vue de la beauté de la Princesse (« voyant souvent » p. 40 + construction de cette phrase où l'annonce de son amour suit immédiatement celle des « commencements d'une grande beauté »). Son amour semble sincère au début de la nouvelle car, quand la Princesse lui échappe, il est « accablé de douleur », vit le mariage de la Princesse avec Montpensier comme « un affront insupportable » (p. 41), éprouve même du « ressentiment », et de la « violence » (p. 41). Cet amour mutuel est rappelé plus loin : « elle était passionnément aimée du duc de Guise et [...] elle ne l'aimait pas moins » (p. 67). L'amour du duc de Guise pour la princesse est si intense que lui vient vers la fin du récit « un [...] violent désir de [la] voir » (p. 70). Il ajoute « qu'il mourrait infailliblement [si le comte] ne lui faisait obtenir de la princesse la permission de la voir » (p. 71). Le duc attend le retour du comte qui est allé informer la princesse de sa présence auprès de Champigny « avec une violente impatience » (p. 72). Puis il s'approche du château en abandonnant « son âme à la joie et à tout ce que l'espérance inspire de plus agréable » (p. 73).

- C'est un amour durable, pour l'un comme pour l'autre :

La princesse conserve, après son mariage, une inclination pour le duc, y pense fréquemment. Ses discussions sur le sujet avec le comte de Chabannes le montrent (p. 43, 45). Elle-même remarque le duc très vite au milieu de la troupe près de la rivière et n'est pas indifférente à cette apparition : « elle distingua

encore plus tôt le duc de Guise. Sa vue lui apporta un trouble qui la fit rougir » (p. 49-50). Dans la même phrase, les deux ducs apparaissent devant la princesse mais il est clair que dans cette comparaison, le duc de Guise a déjà l'avantage (« plus tôt » cité ci-dessus).

Pourtant, elle sait qu'elle doit résister à ses penchants et adopte lors de cette rencontre une attitude froide : « elle répondit [...] un peu plus froidement [au duc] [...], voulant garder une fierté » (p. 51). Elle le réaffirme au comte de Chabannes : « elle l'assura [...] que rien ne pouvait ébranler la résolution qu'elle avait prise de ne s'engager jamais » (p. 54). Elle se laisse aller à sa passion, puis se reprend quand elle le quitte : « quand elle fut dans son cabinet, quelles réflexions ne fit-elle point sur la honte de s'être laissée fléchir si aisément aux excuses du duc de Guise » (p. 59, où elle envisage toutes les conséquences terribles si elle devait poursuivre cette relation amoureuse). Mais dès qu'elle le revoit, tout disparaît : ses « nouvelles résolutions [...] se dissipèrent dès le lendemain par la vue du duc de Guise » (p. 60). Lorsque le duc se présente non loin de Champigny pour la rencontrer, elle est tiraillée entre son désir de le rencontrer, de céder à sa passion amoureuse, et sa « vertu » (p. 71) à conserver. Les lois du mariage se rappellent aussi à elle : « elle ne pouvait voir son amant qu'en le faisant entrer la nuit chez elle à l'insu de son mari » (p. 72), et cela la place « dans une extrémité épouvantable » (p. 72). Elle est partagée, quand le comte part chercher le duc, souhaitant défendre à ce dernier de l'amener, « mais elle n'en eut pas la force » (p. 73). Elle pense ne pas abaisser le pont-levis qui mène au château mais « elle ne put résister à l'envie de voir un amant qu'elle croyait si digne d'elle » (p. 73). Quand le duc est en sa présence dans sa chambre, elle éprouve de la « honte de se trouver seule avec » lui (p. 74).

Mais devant les témoignages passionnés incessants du duc à la cour, elle commence « à sentir dans le fond de son cœur quelque chose de ce qui avait été autrefois » (p. 57). Comme pour le duc (voir ci-dessous), cet amour ne peut être éteint. Elle ne le contrôle pas : « elle prenait plus d'intérêt au duc de Guise qu'elle ne pensait » (p. 58). Elle est aussi jalouse quand elle se voit en concurrence avec Madame (la « jalousie » est citée p. 60), d'où sa mise au point sévère (rapportée au style direct, ce qui n'est pas si fréquent dans la nouvelle) p. 58. Lorsqu'elle pense à tort s'adresser à de Guise au bal de Charles IX, elle affirme : « je n'en serai pas jalouse » (p. 60), utilisant elle-même le terme. D'Anjou lui-même remarque cette jalousie (p. 62). Elle retrouve sa passion pour le duc de Guise vers la fin du récit : « l'absence du duc de Guise donnait un chagrin mortel à la princesse de Montpensier » (p. 68), ce qui rappelle ce que le duc ressent de son absence à elle (p. 67).

Et *le duc*, dès qu'il la revoit au bord de l'eau, en est de nouveau charmé : « ils [le duc d'Anjou et le duc de Guise] distinguèrent [...] une entre autres qui leur parut fort belle, habillée magnifiquement » (p. 49). Il sent « réveiller dans son cœur si vivement tout ce que cette princesse y avait autrefois fait naître » (p. 50 : son amour passé resurgit rapidement). Il se compare à un poisson pris dans les filets de la princesse (p. 50-51), manière de montrer qu'il n'est pas maître de lui-même et se considère comme soumis à la princesse. Cette soumission resurgit plusieurs fois : lors du bal de mariage de Charles IX, elle lui « ordonne » de ne pas la regarder de la soirée (p. 61) ; elle se rend compte, à la suite de l'abandon par le duc de Guise de son projet de mariage avec Madame, du « pouvoir qu'elle avait sur le duc de Guise » (p. 65). Il se jette à ses pieds lors de leur entrevue qui suit (p. 65) et doit « se défendre » (p. 65) d'avoir dévoilé à d'Anjou leur amour. Elle semble en grande partie maîtresse de leur relation puisqu'elle « consentit donc à recevoir ses vœux » (p. 66). Cette soumission est à nuancer légèrement car de son côté, le narrateur note que « la princesse ne put refuser son cœur à un homme qui l'avait possédé autrefois » (p. 66).

Le lien entre amour passé et amour présent est effectué dans les paroles rapportées indirectement qu'il adresse à la princesse : « il était pour elle ce qu'il était autrefois » ; « son cœur n'avait point changé » (p. 52) ; et au style direct : « j'ai toujours conservé cette passion qui vous a été connue autrefois » (p. 56). « elle lui fit revoir mille choses agréables qu'il avait trouvées autrefois en Mlle de Mézières » (p. 59). « leurs cœurs se remirent aisément dans un chemin qui ne leur était pas inconnu » (p. 59) : il semble qu'ils étaient faits l'un pour l'autre mais que leurs familles en ont décidé autrement et qu'ils doivent subir ensuite le fait de ne pas s'être mariés.

L'importance de l'amour du duc de Guise pour la princesse est précisée plus loin : « le duc de Guise acheva d'en devenir violemment amoureux » (p. 55-56 : noter l'adverbe repris par le duc lui-même par le substantif « violence » p. 56). Il utilise (paroles rapportées au style direct) le terme de « passion » lors de son aveu chez la reine (terme qu'on retrouve aussi p. 52 & 57) et emploie le verbe « adorer » (p. 56). Le narrateur note

qu'il est « fort amoureux » (p. 58) et finit par annoncer qu'il sacrifie son mariage possible avec Madame pour prouver à la princesse combien il l'aime (p. 59 puis p. 64-64), car il l'aime « avec une passion qui ne pouvait plus le laisser vivre dans l'incertitude d'en être aimé » (p. 64). Ceci lui permet de regagner le cœur de la princesse qui, à l'annonce du mariage du duc avec la princesse de Portien, dont elle sait qu'il ne s'agit que d'un mariage arrangé, est « touchée de joie et de douleur » (p. 65). La joie est aussi le sentiment du duc quand il sait qu'il a gagné son cœur et sa confiance (« joie » X 2 p. 66). Parce qu'il l'« aime passionnément », il connaît la « douleur » de l'absence de celle-ci à ses côtés (p. 67).

- C'est un amour caché avant le mariage, mais aussi quand ils reprennent leur relation : « ils cachèrent leur intelligence avec beaucoup de soin » (p. 40). Le duc de Guise a conscience « qu'il lui était important de ne pas découvrir son amour à ce prince » [cad au duc d'Anjou] (p. 53). Il souhaite à la cour « tenir sa passion cachée » (p. 56) et avoue à la princesse son amour seul à seul : « « je veux que vous sachiez seule que je suis assez hardi pour vous adorer » (p. 56). « il essayât de lui parler que lorsqu'il ne pouvait être vu de personne » (p. 57).

Le duc de Guise souhaite pourtant un temps déclarer cet amour publiquement et même officialiser cette relation, la faire durer dans le temps en épousant la Princesse : indiqué au tout début du récit, parce qu'il l'aime (p. 40), et non pour sa fortune.

- Le duc aime la princesse parce qu'elle est magnifique mais aussi parce qu'elle est intelligente : les deux ducs « ne furent pas moins surpris des charmes de son esprit qu'ils l'avaient été de sa beauté » (p. 51 : le point de vue interne rend compte de leur regard).

- Le duc, à la fin de la nouvelle est présenté comme le prince de Montpensier : il aime la vengeance (« le duc de Guise, occupé du désir de venger la mort de son père et, peu après, joyeux de l'avoir vengée » (p. 79), ce qui semble lui suffire pour oublier la princesse de Montpensier. Puis il remplace rapidement la princesse par la marquise de Noirmoutiers : en une seule longue phrase (p. 79), il est noté qu'il oublie la princesse et qu'il aime la marquise « jusques à la mort » (p.79). La princesse elle-même comprend qu'elle avait « tout hasardé pour un homme qui l'abandonnait » (p. 80).

c) Le Duc d'Anjou et la Princesse de Montpensier

- Dès sa rencontre avec elle, il tombe sous son charme : « ils [le duc d'Anjou et le duc de Guise] distinguèrent [...] une entre autres qui leur parut fort belle, habillée magnifiquement » (p. 49). Il évoque « une si agréable rencontre » (p. 50). Et il décide rapidement de tenter de la séduire : « cette aventure lui plaisant si fort, il se résolut de l'achever » (p. 50) en inventant un mensonge pour passer de l'autre côté de la rivière et la rencontrer, puis pour rester plus longtemps auprès d'elle (« feignant toujours des affaires extraordinaires, il demeura deux jours à Champigny sans être obligé d'y demeurer que par les charmes de Mme de Montpensier » p. 52). Il souhaite « ardemment » (p. 52) une relation amoureuse, galante avec la princesse. Le narrateur émet deux hypothèses pour expliquer le retour du duc d'Anjou depuis le champ de bataille sur Paris, développant bien plus la deuxième qui s'achève, au terme d'une phrase assez longue, sur la princesse de Montpensier (p. 55). Il se montre ainsi le rival en amour du prince de Montpensier dont il est noté, dans la phrase suivante, qu'il prend sa place à la tête de l'armée. Il se confie à elle, lors de ce retour à la cour : il « prit un soin extrême de les lui faire connaître [ses sentiments] par toutes sortes de soins et de galantries » (p. 55 : noter la répétition de « soin » et les pluriels qui insistent sur le temps et l'énergie dépensés pour qu'elle succombe à ses galantries). On notera que l'amour du duc pour la Princesse semble ne pas être une passion aussi violente que cela est le cas pour le duc de Guise. Il paraît s'agir plus de galanterie, d'un jeu de séduction parce qu'elle lui plaît. Pourtant le terme de « passion » apparaît, comme pour évoquer l'amour du duc de Guise pour la princesse (p. 57 : juste après l'évocation de celle du duc de Guise, comme pour mettre en parallèle les deux hommes, les deux entreprises de séduction), et il la suit partout à la cour (p. 57). Et d'Anjou, au moment où il lui annonce qu'il ne la poursuivra plus de ses galantries, lui jure « la plus fidèle passion qui fut jamais » (p. 63), et sort du bal pour aller « rêver é son malheur » (p. 63).

- Comme le duc de Guise, le duc d'Anjou prend soin de ne pas révéler au mari de la princesse l'amour qu'il lui porte : « se ménageant [...] à ne lui en pas donner des témoignages trop éclatants, de peur de donner de la jalousie au prince son mari » (p. 55).

- Le duc aime la princesse parce qu'elle est magnifique mais aussi parce qu'elle est intelligente : les deux ducs « ne furent pas moins surpris des charmes de son esprit qu'ils l'avaient été de sa beauté » (p. 51 : le

point de vue interne rend compte de leur regard). Toutefois, il insiste surtout sur le fait qu'elle est superbe : « il n'avait rien vu qui lui parût comparable à la princesse de Montpensier » (p. 53).

- La réaction de la princesse à son égard n'est pas la même que pour le duc de Guise (voir en b ci-dessus la différence de regard sur les deux ducs lors de la rencontre à Champigny, même si elle se fait froide avec de Guise pour masquer les sentiments qu'elle ressent à nouveau pour lui, et qu'elle veut combattre en elle-même à ce moment-là). À la cour, elle accueille avec froideur les avances du duc d'Anjou : il « en était traité avec une rigueur étrange et capable de guérir toute autre passion que la sienne » (p. 57 : formule hyperbolique qui semble montrer sa haute motivation à la séduire). C'est aussi ce qui justifie que, quand il cherche à se venger du duc de Guise qui est aimé de la princesse, contrairement à lui, il cherche à les brouiller en mentant à la princesse sur les intentions réelles du duc de Guise (p. 63-64), si bien qu'elle en vient à accuser son amoureux « d'infidélité et de trahison » (p. 64).

d) Le Comte de Chabannes et la Princesse de Montpensier

- Il arrive en même temps qu'elle à Champigny : « [que le Prince] amena à Champigny en s'y allant avec sa femme » (p. 43). Ceci est sans doute symbolique du lien qui va se nouer entre eux dans la suite du récit. Il gagne d'ailleurs très vite « l'estime de la Princesse de Montpensier » (p. 43). Il s'agit de la première relation d'après mariage de la Princesse qui est détaillée dans le récit (même celle avec le mari n'a pas droit à un paragraphe !), dès la première arrivée du comte et la princesse à Champigny.

- Il devient en quelque sorte un tuteur, un autre père pour elle : il peaufine son éducation, son passage à l'âge adulte : il lui inspire « des sentiments d'une vertu extraordinaire et dignes de la grandeur de sa naissance » si bien qu'il fait d'elle « une des personnes du monde la plus achevée » (p. 43).

- Elle a pour lui une grande « amitié », équivalente à celle de son mari pour lui (p. 43). Après l'aveu que le comte fait de son amour pour elle, elle lui assure, avec une certaine indifférence cruelle, « qu'elle ne le regarderait jamais que comme son meilleur ami » (p. 45) ; plus loin : elle « ne considérait toujours en lui que la qualité du meilleur ami du monde, sans lui vouloir faire l'honneur de prendre garde à celle d'amant » (p. 54). À l'inverse, le Comte est rapidement amoureux d'elle car il a de l'« admiration » pour « tant de beauté, d'esprit et de vertu » (p. 43). Il développe une très grande passion amoureuse pour elle : « Il devint passionnément amoureux de cette princesse » ; « l'aimer de la plus violente et de la plus sincère passion qui fut jamais » (noter l'hyperbole) (p. 44). Leur relation n'est donc pas basée sur les mêmes sentiments, ce qui ne peut que provoquer certains événements. Le narrateur le rappelle plus loin : « le comte de Chabannes, qu'elle comptait toujours pour son ami, sans considérer qu'il était son amant » (p. 67 : noter l'opposition entre les deux noms). Il est à noter qu'à la fin du récit, elle cherche à le protéger des assauts de son mari, quand le comte se sacrifie pour elle et pour le duc de Guise en faisant croire que c'était lui qui était venu voir la princesse en pleine nuit dans sa chambre (p. 77). Ce n'est qu'à la toute fin de la nouvelle que la princesse envisage enfin l'amour que le comte de Chabannes lui a porté, dans une comparaison entre l'abandon du duc de Guise et l'attitude chevaleresque de Chabannes : « l'ingratitude du duc de Guise lui fit sentir plus vivement la perte d'un homme [= le comte] dont elle connaissait si bien la fidélité » (p. 80).

- Une confiance mutuelle s'instaure entre eux, notamment de la part de la princesse qui va faire de lui son confident : « la confiance s'augmenta de part et d'autre » (p.43) ; « elle lui apprit l'inclination qu'elle avait eue pour M. de Guise » (p. 43). Après l'épisode de la barque et le passage des ducs à Champigny, elle s'entretient avec Chabannes (p. 54) pour faire le point sur ses sentiments pour le duc et sa résolution d'y résister. Il lui donne aussi alors des conseils pour qu'elle ne s'engage pas dans une relation avec de Guise (p. 54). Elle le charge de porter les lettres que de Guise et elle s'adressent (pp. 67-68), marque de très grande confiance dans le comte dont elle sait qu'il sera discret. Il est question de « fidélité » dans son engagement à porter les lettres (p. 69). Il lui présente « tous les périls où elle s'exposerait par cette entrevue » (p. 72) quand elle envisage de faire entrer le duc de Guise chez elle de nuit.

- Si le comte écoute la princesse, elle ne veut pas l'écouter de son côté : quand il lui avoue son amour, elle lui oppose « une tranquillité et une froideur pires mille fois que toutes les rigueurs à quoi il s'était attendu » (p. 44) et « elle ne prit pas la peine de se mettre en colère », comme s'il n'en valait pas la peine. La princesse le considère souvent avec une certaine condescendance, et le manipule, l'utilise, sans se préoccuper de ce qu'il pense et ressent : elle lui oppose des arguments qui ne sont pas basés sur la prise en compte des sentiments qu'il a pour elle, mais des faits extérieurs (rang nobiliaire, âge, ce que son mari a fait pour lui) (p. 44-45). Le narrateur note d'ailleurs que le comte a perçu le « mépris » (p. 45) de la Princesse à

son égard, et le fait que peu après elle évoque de nouveau avec le comte les sentiments qu'elle conserve pour le duc (p. 45) souligne combien elle n'a que faire de ce personnage. La relation est donc profondément inégale. Plus loin, le narrateur note : « la princesse de Montpensier, continuant toujours son procédé avec lui, ne répondait presque pas à ce qu'il lui disait de sa passion » (p. 54 : noter la proposition participiale qui insiste sur la manière de la princesse de ne pas considérer la passion qu'il entretient pour elle). Quand la princesse demande au comte de porter ses lettres à de Guise, elle ne prend « pas garde à son silence » (p. 67). Pour lui, il considère cette demande comme « le dernier coup [...] de voir que sa maîtresse voulait qu'il servît son rival [noter ce terme], et qu'elle lui en faisait la proposition comme d'une chose naturelle, sans envisager le supplice où elle l'exposait. » (p. 68 : elle se montre toujours aussi incapable de le respecter). Puisque la princesse choisit de le mettre dans une situation intenable, les termes employés par le narrateur se font plus forts : elle « lui fit avaler à longs traits tout le poison imaginable en lui lisant ses lettres » (p. 69) et finit même par le maltraiter quand il ose tenter de lui expliquer combien elle le fait souffrir (p. 69). La princesse abuse donc du pouvoir qu'elle sait avoir sur le comte, non seulement par son rang supérieur, mais surtout parce qu'elle sait que ses sentiments pour elle lui permettent de lui demander tout ce qu'elle souhaite. Elle le manipule. Elle en est parfois consciente : « un homme sur qui elle avait tant de pouvoir » (p. 69). Mais elle poursuit : « ne pouvant se résoudre à le perdre à cause de l'amitié qu'elle avait pour lui et par l'intérêt de son amour pour le duc de Guise où il était nécessaire » (p. 69 : la 2^{ème} raison se substitue clairement à la 1^{ère}, donc l'amitié a peu à voir avec le fait qu'elle fait en sorte qu'il reste son intermédiaire avec le duc de Guise). Le comte revient vers elle et rapidement il est « plus soumis qu'il n'avait jamais été » (p. 70), marque encore du pouvoir complet qu'elle exerce sur lui.

- Le comte est partagé entre des sentiments contraires : il aime la princesse malgré ce qu'elle lui fait subir (il lui rappelle de temps à autre qu'il l'aime : « quoiqu'il osât bien la faire souvenir quelquefois de ce qu'il avait eu la hardiesse de lui dire » p. 45), mais il souffre de cette relation non partagée et du rôle de confident qu'elle lui assigne : « toutes ces marques de confiance qui avaient été si chères au comte lui devinrent insupportables » (p. 45 : phrase construite sur l'opposition entre « chères » accentué par « si » et « insupportables »). Noter aussi l'opposition p. 54 entre le fait d'être « aise » que la princesse résiste au duc de Guise et ses craintes que cela ne perdure pas (« rien ne le pût rassurer sur le duc de Guise » ; « la mortelle douleur qu'il aurait »). Quand la princesse le fait venir pour lui demander de se faire l'intermédiaire entre le duc de Guise et elle-même, il passe de la « joie » d'être appelé par elle, de l'« impatience » de la voir, à l'« étonnement » et la « douleur » de connaître la vérité de cette entrevue. Quand le duc de Guise lui demande de se rendre auprès de la princesse pour lui annoncer qu'il souhaite la rencontrer chez elle, il est partagé entre des opinions contraires (« souvent il résolvait... mais... » p. 71). Il a « dans l'esprit les plus tristes pensées qui aient jamais occupé l'esprit d'un amant » (p. 74 : cette hyperbole souligne combien le fait d'avoir mené le duc de Guise auprès de la princesse provoque en lui une douleur intense).

- Son amour pour elle lui fait accepter tout d'elle, et il se met au service de la beauté, de la vertu, des désirs de la Princesse. Il en devient une sorte de chevalier servant, au sens presque médiéval, mais pas par choix ou par la persistance de valeurs anciennes, mais plutôt parce qu'il veut le meilleur pour elle à cause de la passion amoureuse qu'il lui porte. « la passion du comte le portait si naturellement à ne songer qu'à ce qui pouvait augmenter le bonheur et la gloire de cette princesse qu'il oubliait sans peine les intérêts qu'ont les amants à empêcher que les personnes qu'ils aiment ne soient dans une si parfaite intelligence avec leurs maris » (p. 46) : il a donc le sens du sacrifice. Au moment de la demande d'échange de lettres, le narrateur explique que « comme sa passion était la plus extraordinaire du monde, elle produisit l'effet du monde le plus extraordinaire, car elle le fit résoudre de porter à sa maîtresse les lettres de son rival » (p. 68) : le comte, par son amour pour la princesse, se retrouve contraint à des actions illogiques, qui le contredisent lui-même, et qui vont à l'encontre du sens commun. Parce qu'il craint que le prince de Montpensier fasse subir des violences à son épouse, il évite de se jeter sur le duc de Guise qu'il mène auprès d'elle (p. 73). Au moment où le prince de Montpensier s'apprête à entrer dans la chambre de sa femme, il se sacrifie, prenant en quelque sorte la place du duc de Guise : « la grandeur de sa passion [...] il se résolut, par une générosité sans exemple, de s'exposer pour sauver une maîtresse ingrate et un rival aimé » / « pendant qu'il s'exposerait à la fureur du prince (p. 75). Et effectivement, il accepte de mourir de la main du prince : « je suis criminel à votre égard [...], ma mort vous vengera » (p. 76).

Mais pas seulement : il semble espérer que ces sacrifices sauront un jour la convaincre de céder à la passion

qu'il a pour elle. Il veut lui démontrer combien il est amoureux d'elle : il fait en sorte que le couple Montpensier ne se dispute pas trop « afin de persuader par là à la princesse combien la passion qu'il avait pour elle était sincère et désintéressée » (p. 54 : noter la visée argumentative contenue dans « persuader »). Au minimum, si elle ne l'aime pas, il attend d'elle de la « reconnaissance » (p. 69) pour ce qu'il fait pour elle.

- Souvent le récit rappelle qu'ils sont seuls ensemble à Champigny : « le comte demeura seul avec la Princesse » (p. 43).

e) Quel impact ces relations ont-elles sur le récit ?

- L'absence de relation amoureuse entre les époux Montpensier ne permet pas à la princesse de s'appuyer sur des sentiments qu'elle aurait pour son mari pour repousser ses désirs envers le duc de Guise. Ses absences répétées auprès d'elle ne permettent pas à un amour (ou du moins une forme de relation solide) de naître entre eux, et favorise les rencontres de la princesse avec d'autres hommes.

- Le fait que la princesse se retrouve au centre des désirs amoureux de chacun de ces hommes anime une rivalité voire une haine entre certains d'entre eux. Leurs relations ne peuvent être cordiales. Leur désir de la « posséder » ne peut que les éloigner les uns des autres.

- Mariage et amour s'opposent : la princesse, dès le début, ne peut épouser celui qu'elle aime profondément. Son mariage avec le prince lui est imposé. Cette opposition entre les deux hommes, entre les relations qu'elle a avec chacun, va construire toute la nouvelle.

- Le comte de Chabannes, parce que toujours présent, parce qu'amoureux et ainsi dévoué entièrement à la princesse, va permettre la liaison entre la princesse et le duc de Guise.

- L'amour du duc d'Anjou pour la princesse va induire une rivalité avec le duc de Guise, et entraîner la vengeance d'Anjou, qui brouille un temps les relations entre de Guise et la princesse.

3) Quelles relations chacun de ces hommes entretient-il avec les autres hommes qui gravitent autour de la Princesse ?

a) **Entre le duc de Guise et le Prince de Montpensier** existe « une haine » réciproque et durable (« une haine qui ne finit qu'avec leur vie » p. 41), née du fait que la Princesse, d'abord promise au duc de Guise, finit entre les mains du Prince. Le duc en éprouve donc de la rancœur, et fait porter au Prince une responsabilité qui n'est pas la sienne puisque le mariage a été décidé plus haut que lui. Le duc est conscient de « la haine de M. de Montpensier pour » lui (p. 56).

À l'inverse, le duc apparaît tout au long du récit comme un concurrent amoureux car le Prince est conscient de l'amour que le duc porte à la Princesse et il découvre aussi l'amour que la Princesse porte au duc de Guise. Il est donc jaloux de cette relation entre son épouse et le duc, relation qui n'existe pas entre lui et sa femme. « La haine qu'il avait pour le dernier [le duc de Guise] se joignant à sa jalousie naturelle » (p. 51 : alliance des deux sentiments du prince pour le duc). Il est à noter que lors de l'épisode du passage **des ducs de Guise et d'Anjou** à Champigny, la jalousie du prince se développe à l'égard des deux ducs : « lui fit trouver quelque chose de si désagréable à voir ces deux princes avec sa femme » (p. 51). Dans une belle litote, le souhait du prince de voir partir le duc d'Anjou est exprimé : le prince son mari ne faisant point de violence pour l'y retenir » [à Champigny] (p. 52).

La rivalité entre les deux hommes est aussi celle de leur « maison », que chacun représente : « le prince de Montpensier, qui le haïssait et comme son ennemi particulier et comme celui de sa maison, ne voyait qu'avec peine la gloire de ce duc, aussi bien que l'amitié que lui témoignait le duc d'Anjou » (p. 48 : noter la répétition de la conjonction « comme » qui insiste sur le fait que la haine de Montpensier pour de Guise est basée autant sur des considérations personnelles que familiales = de pouvoir de « maison »).

b) **Entre le Prince de Montpensier et le Comte de Chabannes**, « une amitié très particulière » (p. 42) (le mot « amitié » est répété page 42) s'est développée. Il est ainsi question de « l'estime » et de la « confiance » que le Prince a pour le Comte (p. 42), dès l'apparition du Comte dans le récit, qui est d'abord nommé dans sa relation au Prince. Et le Comte abandonne la religion protestante pour être proche du Prince, « un homme qui lui était si cher » (p. 42). Le Prince de Montpensier apparaît comme le protecteur du Comte

(le Prince s'oppose à l'arrestation du Comte par la reine Catherine de Médicis, p. 43). Même quand le comte apparaît coupable en étant dans la chambre de sa femme en pleine nuit, « l'amitié [du prince pour lui] combattait encore pour lui » (p. 76). Le prince ne peut en fait se venger de son ami, le tuer alors que les circonstances l'y autorisent (code d'honneur de l'époque).

A l'inverse, le comte voue une amitié sans faille au prince, et est « pénétré de repentir d'avoir abusé d'une amitié dont il recevait tant de marques » (p. 77) quand le prince quitte la chambre de sa femme à la fin de la nouvelle : toute l'aide que le comte a apportée à la princesse pour voir le duc de Guise est donc ressentie comme une trahison de cette amitié, lui apporte du « désespoir ».

Le prince use de leur amitié pour faire du comte un intermédiaire entre la princesse et lui-même, pour en savoir plus sur elle, qu'il ne connaît pas en raison de ses nombreuses absences, du manque de relation conjugale dans leur couple : il « demanda confidemment [au comte] des nouvelles de l'humeur et de l'esprit de sa femme » (p. 46) ; le comte tente de faire en sorte que le couple Montpensier soit plus uni, que chacun éprouve des sentiments pour l'autre, se faisant en quelque sorte conseiller conjugal (p. 46).

On peut aussi considérer que le comte soit un adversaire, voire un rival du prince. En effet, le comte accepte de rester discret sur les confidences de la princesse, il se fait le complice de l'amour qu'elle porte au duc de Guise, de l'infidélité vis-à-vis de son mari qu'elle développe. Et le comte apparaît (faussement) aux yeux du prince, à la fin de la nouvelle, comme l'homme coupable d'avoir une relation avec son épouse (p. 75), même si le prince est très surpris.

Le comte s'éloigne de Champigny à la fin du récit pour ne plus causer de soucis aux Montpensier : sa noblesse d'âme est permanente. À l'inverse, le prince de Montpensier, devant le cadavre de son ami mort lors de la Saint-Barthélemy, s'il se souvient un moment de leur amitié, ressent de la « joie » car il est « vengé par la fortune » (p.79).

c) Une rivalité qui va se transformer en haine **s'impose dans la relation entre le duc d'Anjou et le duc de Guise**. Quand le duc d'Anjou apparaît dans la nouvelle (p. 47), présenté dans la gloire de ses actions, le duc de Guise est immédiatement après cité (p. 48), loué également pour sa renommée. Le paragraphe semble ainsi les mettre en concurrence. Pourtant, on note p. 48 que les deux hommes sont amis au début du récit : « l'amitié que lui [le duc de Guise] témoignait le duc d'Anjou », ce que confirme sur la même page ceci : le duc de Guise y [Loches] demeura avec lui ».

- *Une rivalité amoureuse* : un semblant de rivalité surgit peu après sur la même page 48, quand il s'agit de servir de guide : le duc de Guise « se vantait » de connaître le chemin et « se mit à la tête de la troupe [où figure le duc d'Anjou] pour lui servir de guide » (p. 48), mais il se ridiculise ensuite puisque la troupe s'égare. Dans l'une des versions de la nouvelle (notée a p. 49), « le duc d'Anjou lui fit la guerre ». Le terme est frappant, dans un contexte de guerre permanente en France à l'époque, et au vu des responsabilités des deux hommes dans ces guerres de religion. Ceci préfigure aussi la rivalité qui va naître entre eux ensuite puisque, juste après, ils vont apercevoir la princesse au bord de l'eau et devenir ainsi rivaux en amour, prétendant tous deux charmer la princesse. D'ailleurs, ils sont inclus dans un pluriel qui les unit dans une même admiration pour elle quand ils la découvrent sur une barque : « ils [le duc d'Anjou et le duc de Guise] distinguèrent [...] une entre autres qui leur parut fort belle, habillée magnifiquement » (p. 49). La rivalité est annoncée de suite après ce premier regard : « il fallait qu'il [le duc de Guise] en tombât amoureux, et le duc d'Anjou soutenait que c'était lui qui devait être son amant » (opposition entre l'idée soutenue à ce stade par la troupe qui accompagne le duc de Guise et non par lui-même, et celle du duc d'Anjou). La rivalité (le trio amoureux) se concrétise par la présence sur la barque de la princesse des deux ducs : « il y entra seul avec le duc de Guise » (p. 50). Et le terme est utilisé par le narrateur : le duc d'Anjou « serait infailliblement son rival » (p. 53). Le duc de Guise évoque pour sa part « la concurrence du premier prince du royaume » (p. 56). Au bal de mariage de Charles IX, lors du quiproquo, d'Anjou découvre qu'il « avait un rival aimé » (p. 61 : terme répété deux fois dans les lignes qui suivent).

D'Anjou devient un véritable adversaire du duc de Guise lorsqu'il sait que la princesse aime ce dernier : les sentiments qui l'animent sont intenses : « la jalousie, le dépit et la rage se joignant à la haine » (p. 61 : noter l'énumération et la gradation) et il pense à faire couler le sang. La haine devient réciproque car si d'Anjou songe à se venger (il lui « rendit toutes sortes de mauvais offices auprès du roi » p. 62), de Guise a la même idée, et elle le poursuivra longtemps, selon le narrateur : « un désir de vengeance qu'il travailla toute sa vie à satisfaire » (p. 61).

Il est à noter que, dans cette rivalité amoureuse, ils se retrouvent en quelque sorte à égalité, soumis aux

mêmes désirs : le narrateur souligne ainsi combien ils sont tous deux sous le charme de la princesse lors de leur passage à Champigny : le duc d'Anjou « fut touché du même mal que M. de Guise » (p. 52). Quand ils quittent Champigny, ils éprouvent « l'un et l'autre » « beaucoup de regret » (p. 52). Au bal donné pour le mariage de Charles IX, les deux hommes participent à la même danse, sont déguisés de la même manière (p. 60), ce qui va entraîner la confusion fâcheuse de la princesse.

Les deux personnages ne sont pourtant pas à égalité devant cette relation souhaitée avec la princesse. En effet, le duc de Guise comprend vite les sentiments du duc d'Anjou pour la princesse puisque ce dernier ne s'en cache pas. À l'inverse, le duc de Guise, qui avait caché son amour pour la princesse avant son mariage avec le prince de Montpensier, poursuit dans cette voie. Il a conscience « qu'il lui était important de ne pas découvrir son amour à ce prince » [cad au duc d'Anjou]. Le duc de Guise conserve l'avantage sur le duc d'Anjou, non seulement parce qu'il est aimé de la princesse, mais aussi parce qu'il dispose de l'information selon laquelle le duc d'Anjou aime la princesse alors qu'il laisse penser au duc d'Anjou que lui-même n'a pas de sentiments pour elle (il argumente en ce sens p. 53), et fait en sorte de ne « rien avouer » au duc d'Anjou de « son amour » (p. 53). Le rapport de force s'inverse dès que d'Anjou comprend, grâce au quiproquo lors de la scène du bal, quelle est la nature des sentiments entre de Guise et la princesse (p. 61). Et il s'empresse de faire savoir à son rival qu'il sait, qu'il possède les informations : « il ne put toutefois se refuser le plaisir de lui apprendre qu'il savait les secrets de son amour » (p. 61). Il va entraîner la fin du projet d'union entre de Guise et Madame.

- *Une rivalité également politique, de pouvoir* : il est question de « refroidissement qui parut du duc d'Anjou pour le duc de Guise » (p. 58) à l'annonce de la relation possible entre Madame et ce dernier. Lorsque le duc sait que de Guise est aimé de la princesse et qu'il n'a rien à espérer d'elle, il va se venger politiquement du duc de Guise. La rivalité amoureuse se règle en sortant du champ des sentiments amoureux. Le duc d'Anjou, dès la soirée de bal, se fait très menaçant, évoquant même la mort du duc de Guise : « la perte de votre vie sera peut-être la moindre chose dont je punirai quelque jour de votre témérité » (p. 61).

d) Le duc de Guise devient aussi un rival du comte de Chabannes. Le comte est en effet passionnément amoureux de la princesse, comme le duc peut l'être. Cette rivalité apparaît à plusieurs reprises, mais à distance, quand le comte prévient la princesse des risques qu'elle encourt à entretenir une relation avec le duc. À chaque fois que la princesse évoque le duc devant le comte, qu'elle considère comme son confident, le comte ressent évidemment une forme de dépit. Le comte développe une jalousie à l'égard du duc de Guise, puisqu'il connaît, grâce à la princesse, les sentiments qu'elle a pour ce duc : « le comte de Chabannes avait encore plus de chagrin de voir M. de Guise auprès de Mme de Montpensier que M. de Montpensier n'en avait lui-même » (p. 52). IL exprime une forme de dépit quand il accepte de faire entrer le duc chez elle de nuit, en qualifiant le duc de « bienheureux » (p. 72). Page 68 : le duc est désigné comme le « rival » du comte. Le comte est « affligé » que le duc lui demande d'organiser une rencontre avec la princesse (p. 71). Et le duc agit comme la princesse avec le comte, comme le souligne le narrateur : il « ne prit non plus garde à l'embarras du comte que la princesse de Montpensier avait fait à son silence lorsqu'elle lui avait conté son amour » (p. 71 : la comparaison entre les deux amants souligne combien le comte est pour eux deux un simple rouage de leur relation amoureuse). Le comte, parce qu'il se fait l'intermédiaire entre la Princesse et le duc, devrait avoir une forme de pouvoir sur le duc, et il imagine « renvoyer le duc de Guise » (p. 71) mais sa « fidélité exacte » (p. 71) à la princesse l'emporte toujours. Quand le comte guide le duc vers la princesse, une comparaison entre le bonheur du duc et le « désespoir » (p. 73 X 2), la « rage » du comte souligne combien la situation de ce dernier est horrible à supporter. Et elle justifie le fait que « mille fois [il souhaite] donner de son épée au travers du corps de son rival » (p. 73 : la rivalité est rappelée par le dernier terme de la citation, et devient potentiellement une lutte à mort) ou qu'il soit « tout prêt à se porter aux dernières extrémités » (p. 73).

Ils s'opposent à la fin de la nouvelle : le duc de Guise ne sait pas prendre de décision, quand le comte de Chabannes agit rapidement : le comte « vint au duc de Guise qui ne savait quelle résolution prendre, et le mit entre les mains de cette femme de Mme de Montpensier » (p. 75).

4) En quoi cette configuration des relations entre tous les personnages est-elle révélatrice de l'ensemble de la nouvelle de Mme de La Fayette ?

- *Les unions sont soumises aux luttes de pouvoir entre les grandes familles de France :*

Si le duc de Guise est présenté au début de la nouvelle comme amoureux et aimé de la Princesse, le lien de celle-ci avec le Prince de Montpensier est arrangé, n'est un choix ni pour la Princesse ni pour le Prince : la maison de Bourbon « se résolut de le lui ôter » p. 40 (= d'ôter à la Princesse le duc de Guise) « en faisant épouser cette grande héritière au jeune prince de Montpensier » (p. 40 ; le verbe « faire » illustre le fait que c'est la famille au sens large qui choisit le mariage afin de contrer le pouvoir grandissant dans le royaume du duc de Guise : amour et pouvoir sont donc fortement liés. Une union entre un homme et une femme n'est pas soumise à l'amour mais aux stratégies des grandes familles de France pour s'affirmer dans le royaume et contrer la puissance des autres familles.

Les « parents » de la Princesse eux-mêmes changent d'avis, soumis aux lois de la maison dont ils dépendent (maison nommée dès les 1ères lignes de la nouvelle : « l'illustre maison d'Anjou dont [la Princesse] était descendue » (p. 39), et « se résolurent de donner leur nièce au prince de Montpensier » (p. 41) : le verbe « donner » assimile la Princesse à un objet, montre qu'elle n'est pas consultée.

- *Les différences entre personnages qui se rencontrent, se confrontent, met en valeur certains éléments majeurs de ce récit :*

Le comte, contrairement à la princesse, sait maîtriser sa passion amoureuse. La passion, souvent décrite comme une force qui emporte celui qui en est animé, guide la princesse. Le comte apparaît ainsi comme un modèle de vertu, inverse à celui de la princesse qui ne peut se raisonner, qui se laisse guider par ses sentiments pour le duc de Guise. On peut toutefois noter que les deux personnages meurent à la fin : d'une certaine manière, la passion amoureuse les a tous deux emportés, anéantis.

À l'inverse du comte, le duc de Guise et le prince de Montpensier se laissent à la fin aller à la vengeance. Ils ne maîtrisent pas toujours leur colère, leur « rage ».

- *Il faut noter que trois épisodes sont fondamentaux dans le récit :*

- L'épisode de la barque réunit ensuite les 4 hommes autour de la princesse à Champigny, ce qui le rend ainsi très important. Il montre à la fois combien elle est au centre des regards et des sentiments de ces hommes, et combien leur rivalité est évidente. Il lance véritablement le récit.

- L'épisode du bal agite la rivalité entre les deux ducs, à cause du quiproquo. Le jeu des regards, des paroles montre aussi combien les apparences sont importantes, que les personnages jouent de leurs mensonges, dissimulations et de la vérité de leurs sentiments.

- L'épisode de la chambre fait éclater le mensonge mis en place par la princesse, et le couple princesse-de Guise. Il accélère la fin de la nouvelle et des personnages importants.